

STENDHAL

« ROMANTIQUE » ?

Stendhal et les romantismes européens

Sous la direction de Marie-Rose Corredor



2. Documents inédits

Claudio CHIANCONE

Venise : parcours et hypothèses – Stendhal,
Alvise Mocenigo, Andrea Corner, Vittore Benzon¹

Les rapports entre Stendhal et Venise ont déjà fait l'objet de plusieurs articles, parus aussi bien en Italie qu'en France². Ils concernent surtout les impressions de voyage du Stendhal « touriste », qui s'est rendu à sept reprises dans la ville italienne en laissant à chaque fois des observations personnelles sur l'esprit des Vénitiens. On s'est moins intéressé aux personnalités vénitiennes qu'il a rencontrées, et sur lesquelles il a d'ailleurs presque toujours exprimé des opinions très positives. Ce qu'il a le plus aimé chez les Vénitiens, c'est leur style de vie, qui se manifeste dans leur naturel, leur spontanéité, leur joie de vivre, tout comme leur amabilité désintéressée et désinhibée. Des qualités qui ne les empêchaient pas d'être courageux à la guerre et engagés dans la vie politique, des qualités

1. Je remercie Chantal Delor, Gérard et Anaïs Buclon pour l'aide apportée à la correction du texte.

2. Voir : R. Dollot, *Stendhal à Venise*, Paris, Champion, coll. « Éditions du Stendhal Club », n° 25, 1927 ; V. Del Litto, « Stendhal et Venise », dans C. Pellegrini (dir.), *Venezia nelle letterature moderne*, Florence, Istituto per la collaborazione culturale Venezia-Roma, 1961, p. 98-106 ; E. Franzin, « Luglio 1815. Stendhal a Padova », *Padova e il suo territorio*, n° 23, 1990, p. 13-15 ; N. Franca Poliaghi, « La Venezia di Stendhal », dans E. Kanceff et G. Boccazzi (dir.), *Voyageurs étrangers à Venise* (actes du congrès de l'Ateneo Veneto, 13-15 oct. 1979, Venise), Genève, Slatkine, édition trilingue, 2 vol., 1981, t. I, p. 127-140 ; V. Giormani, « La casa di Gerolamo e Caterina Polcastro, frequentata dallo Stendhal », *Atti dell'Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti*, vol. 153, 1994-1995, p. 597-625 ; G. Ongaro, « Toaldo, Salomon e Stendhal », *Padova e il suo territorio*, n° 76, 1998, p. 22-24 ; A. Bottacin, « Passeggiando per Venezia con Stendhal », dans E. Kanceff (dir.), *Stendhal, l'Italie, le voyage. Mélanges offerts à V. Del Litto*, Moncalieri, Cirvi, coll. « Biblioteca del viaggio in Italia », n° 64, 2003, p. 73-93.

que Stendhal considérait d'autant plus dignes si l'on prenait en compte le choc psychologique que les Vénitiens venaient de subir, c'est-à-dire la perte de leur indépendance millénaire, sanctionnée en 1797 par le traité de Campoformio. En somme, un caractère qui, à son avis, était la preuve d'une nature vraiment noble, et supérieure à celle, par exemple, de l'aristocratie parisienne qui, avec la capitulation de 1815, avait « tout perdu, même l'honneur³ ».

Depuis neuf ans je conduis des recherches, tant bibliographiques que d'archives, sur les milieux politiques et culturels de la Vénétie à l'époque napoléonienne. J'ai retracé les parcours d'une centaine de personnages qui ont joui d'une certaine popularité à leur époque, mais qui n'ont jamais fait, jusqu'à présent, l'objet d'études ciblées.

J'ai ainsi pu remarquer que quelques-unes de ces personnalités ont croisé le chemin de Stendhal. La confrontation des documents, souvent inédits, qui les concernent, avec le peu de lignes que Stendhal leur a dédiées dans ses écrits, présente quelques curieuses coïncidences, et permet quelques hypothèses.

1.

En tant que chercheur d'histoire vénitienne, en lisant le *Journal de Stendhal*, j'ai été frappé par le pseudonyme « Mocenigo » que l'écrivain a utilisé entre septembre 1811 et septembre 1814, « tantôt comme un masque, tantôt pour désigner d'une manière générale les esprits libres, les connaisseurs du cœur humain⁴ ». En fait, Stendhal a choisi le nom d'une famille parmi les plus anciennes et prestigieuses de l'aristocratie vénitienne. On a déjà cherché à expliquer ce surnom, parfois d'une manière très étrange, par exemple en décomposant le mot (« Moi ce nigaud ») et en recherchant une explication psychanalytique. À mon avis, la question peut se poser tout simplement en termes historiques, comme l'ont déjà fait François Vermale en 1943⁵, et surtout Giacomo Lechi. Ce dernier a avancé, en 1968, l'hypothèse considérée jusqu'à présent comme la plus

3. Voir E. Franzin, « Luglio 1815. Stendhal a Padova », art. cité, p. 23 ; ce fut justement à Padoue, dans la Vénétie, que Stendhal reçut la nouvelle de la capitulation de Paris après Waterloo : l'écrivain dut certes se sentir solidaire des Vénitiens qui eux-mêmes venaient de perdre leur indépendance.

4. Voir Stendhal, *Œuvres intimes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2 vol., 1981-1982, t. II, p. 1422-1423.

5. F. Vermale, « Le Mocenigo de Stendhal », *Ausonia*, vol. 8, n° 1-4, janv.-déc. 1943, p. 31-56.

probable : il s'agirait à son avis d'une référence au patricien vénitien Pietro Giovanni Alvisè Mocenigo (1742-1805), gouverneur de Brescia de 1794 à 1797, que Stendhal n'a jamais pu rencontrer personnellement, mais avec qui l'un de ses amis, le général Lechi, eut maille à partir dans sa jeunesse⁶.

Cette hypothèse est vraisemblable mais, à mon avis, on peut avancer une autre explication. En effet, à peu près à la même époque, un autre Mocenigo était bien plus célèbre, et Stendhal en avait certainement entendu parler. Il est fort probable qu'il l'ait rencontré. Il s'agit d'Alvisè Mocenigo⁷.

Né en 1760, mort en 1815, franc-maçon, esprit joyeux et un peu mégalomane, aimant la vie galante et les fêtes, en somme un vrai Vénitien comme ceux que Stendhal admirait sincèrement pour leur joie de vivre naturelle, Alvisè Mocenigo avait été parmi les tout premiers sympathisants de la Révolution française à Venise. En 1797, il avait été membre de la Municipalité démocratique créée par les Français en lieu et place de l'ancien gouvernement aristocratique de Venise. C'est alors qu'il rencontra sans doute le célèbre général Desaix⁸. L'enthousiasme de Mocenigo pour la cause napoléonienne remonte à cette époque. En 1800, Mocenigo avait fondé une communauté agricole innovatrice près de Venise, basée sur de toutes nouvelles idées agronomiques. Il l'avait dotée d'une typographie avant-gardiste et l'avait nommée, d'après son propre nom, Alvisopoli. Avec son esprit d'entrepreneur éclairé, visionnaire et ouvert aux nouveautés des Lumières, il gagna l'estime de Napoléon qui, en 1806, le nomma préfet de Novare, une ville piémontaise assez proche de Milan, puis le décora l'année suivante du titre de chevalier de la Couronne de fer. En octobre 1809, Mocenigo devenait sénateur du royaume d'Italie, le titre politique le plus honorifique de l'époque.

Les documents conservés dans le fonds Mocenigo aux Archives nationales de Venise, et dans le fonds Marescalchi aux Archives nationales de Milan, nous permettent de connaître dans le détail la vie et les déplacements de Mocenigo durant ces années-là. On apprend ainsi qu'entre

6. G. Lechi, « Stendhal à Brescia. Le séjour à Brescia. Mocenigo, le "socinien", les Borroni », *Stendhal Club*, n° 37, oct. 1967, p. 265-276.

7. *Œuvres intimes*, ouvr. cité. On y propose déjà le nom de cet Alvisè Mocenigo-ci, mais sans rien en dire.

8. Voir *Journal de voyage du général Desaix. Suisse et Italie (1797)*, introduction et notes d'A. Chuquet, Paris, Plon-Nourrit, 1907, p. 173-174.

1808 et 1813, il séjourna à maintes reprises à Milan et Paris, où son fils étudiait au lycée Napoléon⁹.

En particulier, on note un séjour parisien du chevalier et sénateur Mocenigo entre mars et mai 1810, à l'occasion du mariage de Napoléon. Les biographes de Stendhal indiquent qu'il était installé lui aussi à Paris à cette même époque, et qu'il se consacrait à une vie mondaine très intense, tout comme Alvisè Mocenigo. Celui-ci fut sévèrement réprimandé par le ministre de l'Intérieur pour avoir négligé son travail à l'occasion de bals, soirées de gala, fêtes de Carnaval, notamment à Milan et Venise. Une fois à Paris, il sacrifia aux mêmes penchants, comme l'attestent ses nombreux billets et lettres au ministre italien à Paris, Ferdinando Marescalchi, qui à cette époque était la référence de tous les aristocrates italiens en visite dans la capitale française.

En racontant sa récente visite de la manufacture de Sèvres dans une lettre à sa sœur Pauline le 9 mai 1810, Stendhal écrivait : « En sortant, nous rencontrâmes M. de Marescalchi avec toute l'Italie. M. Z. voulut leur faire les honneurs de sa manufacture ; nous les laissâmes et partîmes par Versailles. » Stendhal raconte qu'il a poursuivi son excursion à Versailles et au Trianon, et ajoute : « Nous rencontrons, à chaque chose à voir, M. de Marescalchi et sa troupe¹⁰. »

Alvisè Mocenigo appartenait-il à cette « troupe » d'Italiens que Stendhal a plusieurs fois croisée ce jour-là ? C'est fort possible. Les documents officiels conservés aux Archives nationales de Milan nous garantissent la présence de Mocenigo et de sa femme Lucia Memmo Mocenigo à côté de Marescalchi pendant tout son séjour à Paris. Par exemple, le 17 mai 1810, soit six jours après la lettre de Stendhal à Pauline, Alvisè Mocenigo, peu avant de rentrer en Italie, envoyait une lettre au ministre Marescalchi en le remerciant de lui avoir permis de fréquenter la cour impériale¹¹.

Si ce n'est pas déjà à cette occasion, Stendhal a certainement entendu parler de Mocenigo l'année suivante. En effet, en avril 1811, le sénateur vénitien atteignait le sommet de sa popularité : il venait de présenter à

9. Archives nationales de Venise, fonds Mocenigo San Stae, f^o 124 et 125, et Archives nationales de Milan, fonds Marescalchi, f^o 107. Voir aussi *Epistolario di Vincenzo Monti*, édition d'A. Bertoldi, Florence, Le Monnier, t. III, 1929, p. 421-428, et L. Antonelli, *I prefetti dell'Italia napoleonica*, Bologne, Il Mulino, 1983, p. 310-320.

10. Stendhal, *Correspondance*, édition de H. Martineau et V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 3 vol., 1963-1968, t. I, p. 567.

11. Archives nationales de Milan, fonds Marescalchi, f^o 107 ; voir aussi fonds Aldini, f^o 56.

Napoléon en personne un poème de Vincenzo Monti, le plus grand poète italien de l'époque, et historiographe officiel du royaume d'Italie. Il s'agit du poème néoclassique intitulé *Les Abeilles panacrides*, qui célébrait la naissance du fils de Napoléon, le roi de Rome. Il s'agissait d'un livret que Mocenigo lui-même avait commandité à Monti et fait ensuite traduire en français et imprimer en édition de luxe par son propre typographe d'Alvisopoli, Niccolò Bettoni. Cinq mois plus tard, le pseudonyme « Mocenigo » fait sa première apparition dans le *Journal* de Stendhal.

2.

C'est dans le milieu des patriciens vénitiens qui étaient allés tenter leur chance à Milan, capitale du royaume d'Italie, que, en 1811, Stendhal a pu rencontrer, si ce n'est déjà Alvisio Mocenigo, certainement Andrea Corner, le Vénitien le plus fréquemment cité dans ses ouvrages et, surtout, celui que Stendhal a fréquenté le plus longtemps¹².

Nous n'avons aucune étude ciblée sur Andrea Corner, à l'exception de l'article concis de Ferdinand Boyer publié en 1967, article qui couvre notamment la seconde partie de la vie de Corner, soit la période où il résida en France¹³. Là aussi, les documents inédits conservés dans les archives italiennes viennent à notre secours. Bien qu'ils n'ajoutent rien à ce que l'on sait déjà des rapports directs de Stendhal avec son ami vénitien, ils nous permettent tout de même de mieux connaître ses origines, son histoire familiale, et de nous faire ainsi mieux comprendre l'origine de l'admiration et de l'estime que l'écrivain a eus pour son ami vénitien.

Andrea Corner était le descendant de deux familles patriciennes parmi les plus illustres de Venise. Sa mère, Maria Pisani, appartenait à la famille la plus riche de la République Sérénissime. Issu également d'une famille de haute lignée, son père, Niccolò Corner, était de surcroît un des leaders de la franc-maçonnerie vénitienne. Esprit rebelle et excentrique (à Venise il était surnommé « le jeune fou »)¹⁴, Corner père était un joueur impénitent, un homme d'État ambitieux et surtout un grand intrigant. Entre 1792 et 1796, il fut à maintes reprises signalé à la

12. Voir H. Martineau, *Petit dictionnaire stendhalien*, Paris, Le Divan, 1948, p. 140.

13. Voir F. Boyer, « Andrea Corner, ami de Stendhal, réfugié à Paris en 1821 », dans *Omaggio a Stendhal* (atti del 6e Congresso internazionale stendhaliano, Parma, 22-24 maggio 1967), Parme, Aurea Parma, 1967, t. II, p. 230-235.

14. Voir G. Gullino, « La congiura del 12 ottobre 1797 e la fine della Municipalità veneziana », *Critica storica*, n° 4, 1979, p. 569.

police secrète de Venise en tant que sympathisant des idées de France, et soupçonné d'être en lien secret avec l'armée de Bonaparte. En 1797, il fut le premier président de la susmentionnée Municipalité démocratique vénitienne ; le 4 juin de la même année, il présida la cérémonie officielle au cours de laquelle fut planté l'arbre de la Liberté, place Saint-Marc. Après la bataille de Marengo (1800), il occupe le poste de Commissaire des guerres à la suite de l'armée française. Fin 1801, il parvient à se faire inviter par Bonaparte en personne aux Congrès de Lyon, assemblée où l'on rédigeait la Constitution de la nouvelle République italienne, alors même qu'il n'avait pas été initialement sollicité. Dès lors, on le trouve souvent à côté du Premier consul en tant que conseiller pour les affaires de la Vénétie, ce qui lui vaut la nomination au Corps législatif de la République italienne. Il meurt à Venise en avril 1807, âgé de 42 ans, laissant à son fils Andrea une énorme fortune qui sera bientôt dilapidée (comme Stendhal lui-même en témoigne) et, de surcroît, la charge d'un demi-frère, né d'une relation illégitime¹⁵.

La vie d'Andrea Corner, l'ami de Stendhal, a été certainement marquée par l'importante figure de son père, dont il avait hérité l'esprit original et l'amour pour la vie galante. Cependant, ce ne fut pas dans la vie politique mais bien plutôt dans l'armée qu'il trouva la façon de s'épanouir.

Andrea Corner naquit à Venise le 18 septembre 1787¹⁶. En 1803, il s'inscrivit à l'université de Padoue, sans pourtant réussir car il abandonna ses études au terme d'une courte année¹⁷. L'annexion de la Vénétie au royaume d'Italie (1806) lui donna une opportunité qu'il sut saisir en entamant une brillante carrière militaire.

En février 1806, il fit partie de la garde d'honneur du vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, lors de sa première visite officielle à Venise¹⁸.

15. Voir U. Da Como, *I Comizi nazionali di Lione per la Costituzione della Repubblica Italiana*. Indici, Bologne, Zanichelli, 1940 ; N. F. Cimmino, *Ippolito Pindemonte e il suo tempo*, t. II, *Lettere inedite*, Rome, Abete, 1968, p. 502, lettre de I. Pindemonte à S. Bettinelli, Venise, 2 mai 1807.

16. Archives nationales de Venise, *Livre d'or de la noblesse vénitienne*.

17. Archives anciennes de l'université de Padoue, *Registro Terzero Esami Annuali*, p. 108. Il s'était inscrit à la faculté de droit pour l'année 1803-1804 ; à la différence de beaucoup d'autres jeunes Vénitiens s'inscrivant à l'université de Padoue, il n'avait pas réussi les deux premières années « *abbuonate* » : peut-être n'avait-il pas fait d'études légales à Venise avant de se rendre à Padoue. D'après ce registre, il n'a réussi que sa première année (le 9 juin 1804) sans pour autant jamais obtenir de diplôme.

18. *Giornale italiano*, 17 févr. 1806.

Les amitiés influentes de son père ne furent pas étrangères à ces débuts prometteurs, comme le montrent bien deux lettres de recommandation que Niccolò, peu avant de mourir, écrivit à deux influentes personnalités de l'Italie napoléonienne¹⁹. Dans la seconde, notamment, on voit que l'adhésion à la franc-maçonnerie vénitienne fut décisive pour ses premiers pas dans sa toute nouvelle carrière militaire²⁰.

C'est justement dans l'armée qu'Andrea Corner se fait remarquer. En 1808, il prend part à la campagne d'Espagne, où il commence à se distinguer par son courage.

C'est probablement en septembre 1811, à Milan, qu'il fait connaissance avec Stendhal, se liant à lui d'une très grande amitié. L'écrivain voit en lui la synthèse parfaite de l'esprit vénitien, qu'il commence alors à étudier et estimer grandement. Il ne manquera pas de noter dans ses ouvrages, notamment ses œuvres intimes, des souvenirs, des mots d'esprit et anecdotes sortis de la bouche de son ami. Dans *Rome, Naples et Florence*, par exemple, il se souvient de la « simplicité de cet aimable jeune homme, qui a gagné au feu toutes ses croix, dont les aïeux étaient doges avant que les *** fussent nobles, et qui a déjà mangé deux millions » ; il conclut : « Partout ailleurs, quelle fatuité n'aurait pas un tel personnage ?²¹ » Dans une lettre de 1830, Stendhal citait encore « le comte Corner, mon ami intime, qui à trente ans avait dissipé cinq millions », ajoutant une phrase révélatrice de la nature de Corner : « s'il eût menti, n'eût menti que pour des histoires de femme²² ».

En effet, les deux amis partagèrent la vie galante de Milan, mais aussi l'expérience de la guerre. En 1812, ils prennent part à la campagne de Russie, et Corner se distingue lors de la bataille de la Moskowa. Dans ses œuvres intimes, Stendhal lui-même loua son courage ; les actes officiels du vice-roi Eugène en apportent confirmation²³.

19. Lettre de N. Corner à A. Aldini secrétaire d'État italien à Paris, Venise, 14 oct. 1806 (Bibliothèque municipale de Forlì, Raccolta Piancastelli, aut. XIX^e sec., Corner Nicolò).

20. Lettre de N. Corner à G. Rangone, Venise, 6 novembre 1806 (bibliothèque de l'Archiginnasio de Bologne, cart. Rangone, XXX, 77).

21. Voir Stendhal, *Promenades dans Rome*, dans *Voyages en Italie*, édition de V. Del Litto, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1973, p. 329, Milan, 12 novembre 1816.

22. Voir Stendhal, *Correspondance*, ouvr. cité, t. II, p. 177, lettre à Sophie Duvacel, 10 mars 1830.

23. Voir E. Franzin, « Une facette du mythe italien : Stendhal et les bonapartistes italiens », dans *Stendhal, Paris et le mirage italien* (actes du colloque, 21-22 mars 1992), Paris, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 1992, p. 259-279.

Le 17 janvier 1812, un arrêté royal nomma Corner écuyer du vice-roi Eugène²⁴. Il fut ensuite nommé chevalier de la Couronne de fer et décoré de la Légion d'honneur. En avril 1814, après la capitulation de la Lombardie devant les Autrichiens, il fut parmi les derniers à rester fidèle au vice-roi et à lui rendre hommage lorsqu'il dut quitter l'Italie pour la Bavière²⁵.

Rentré à Venise au début de la Restauration, la police autrichienne l'inscrivit tout de suite parmi les hommes soupçonnés et le signala à plusieurs reprises au gouvernement pour ses fréquentations avec des bonapartistes de la ville. En 1819, Corner quitte secrètement Venise. On a souvent cité son implication dans la tentative de révolution organisée par les *carbonari* au Piémont (1821), à la suite de laquelle une condamnation est prononcée contre lui. En effet, dans l'arrêté officiel de condamnation, on remarque son nom à côté de ceux d'autres patriotes aujourd'hui bien plus célèbres, tels que les hommes de lettres Giovanni Berchet, Giuseppe Pecchio, Giovita Scalvin ou les frères Camillo et Filippo Ugoni. N'oublions pas que c'est justement à la suite des événements qui avaient conduit à ce procès que Stendhal lui-même devait quitter Milan²⁶.

Il semble donc que l'on pourrait parler d'une suite de sa cohérence politique. Toutefois, des documents inédits conservés aux Archives d'État de Milan nous permettent de revoir ce jugement en partie et, tout en portant atteinte un peu à l'image héroïque et patriotique que l'on avait de lui, ils nous donnent en même temps une raison de plus pour comprendre pourquoi Stendhal a tellement aimé son esprit joyeux et désinhibé.

Aux Archives nationales de Milan, parmi les fichiers de la police autrichienne de la ville, on en trouve un où tous les déplacements de Corner sont enregistrés. Il en ressort qu'après la chute du royaume d'Italie, en 1814, il rentre à Venise où, en trois ans, il dilapide l'immense patrimoine hérité par sa famille, y compris le magnifique palais Corner où sa famille était installée depuis plus de trois siècles. C'est justement pour échapper à la foule de ses créditeurs qu'il s'enfuit de Venise le 31 août 1819. Il vit quelque temps à Milan et se lie à une danseuse. Ensuite, au début avril 1821, il traverse le Piémont, qui connaît à l'époque une tentative d'insurrection.

24. Archives nationales de Milan, fonds Aldini, f° 17.

25. Voir V. Adami, *Il carteggio Marescalchi-Bataille (1805-1823)*, Milan, Tipogr. Pontificia ed Arcivescovile S. Giuseppe, 1930, p. 10.

26. G. Martinola, *Gli esuli italiani nel Ticino (1791-1847)*, Lugano, Comitato italiano nel Ticino, 1980, p. 280.

Il se trouve en compagnie d'un jeune ami à lui, le comte vénitien Toffetti. Ensemble, ils se rendent à Alessandria puis embarquent à Gênes pour Antibes, et de là se rendent à Lyon. On retrouve trace de Corner quelque temps plus tard à Paris, où il retrouve donc son ami Stendhal, avec lequel il gardera contact durant la décennie à venir²⁷.

Les documents milanais nous donnent maints détails inédits, quelque peu savoureux sur la vie privée d'Andrea Corner à cette époque, et qui confirment son style de vie singulier.

C'est ainsi que l'on y apprend que, dès son arrivée en France, il épouse une femme nommée Adélaïde (on ignore son nom de famille), mais le couple se défait peu après :

Elle est d'origine française, et a passé les quarante ans ; elle s'est bien mariée avec le comte Andrea Corner de Venise, mais chacun a continué de vivre comme il lui plaisait.

En 1827, après avoir été « condamnée à purger six mois de détention dans la maison de correction pour l'aide donnée aux délinquants », M^{me} Adélaïde présente une pétition aux juges : en portant plainte, elle affirme ignorer où son mari se trouve, d'autant plus qu'elle doit faire face aux nombreux créanciers qu'il a laissés en Italie. La police non seulement rejette la demande, mais ordonne l'expulsion de M^{me} Adélaïde de Milan à Venise, « d'autant plus que sa vie antécédente ne fut qu'une série de caprices amoureux²⁸ ».

On ignore la date exacte à laquelle Corner revient à Venise grâce, peut-être, à une amnistie. Stendhal le cite une dernière fois dans son journal intime rédigé à Paris en janvier 1830 (« j'écris à Corner ») : on peut donc en déduire qu'à ce moment-là, le Vénitien a quitté la capitale française et a regagné sa ville natale, où il mourra le 14 janvier 1842, soit seulement deux mois avant l'écrivain²⁹.

Dans cette étude, nous nous sommes focalisés jusqu'à présent sur l'histoire et les documents, or, comme le titre de cet article l'indique, nous allons nous attarder sur des parcours et des hypothèses au-delà des

27. Archives nationales de Milan, fonds Presidenza di Governo, f^o 37, dossier « Corner e Toffetti » ; voir aussi S. Carbone, *I rifugiati italiani in Francia (1815-1830)*, Rome, Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 1962.

28. Archives nationales de Milan, fonds Presidenza di Governo, f^o 108, dossier 339.

29. Voir Stendhal, *Œuvres intimes*, ouvr. cité, t. II, p. 121, « J'écris à Corner », 23 janv. 1830.

seuls documents. En effet, on a vu que Stendhal appelait Corner « mon ami intime ». On peut se demander si Corner était suffisamment en confiance pour faire part à son ami de l'histoire de sa cousine Fiorenza Vendramin Sale (1772-1797). Cette jeune poétesse rebelle de la Venise fin de siècle s'était suicidée en 1797 par amour pour le jeune général napoléonien Charles-Louis Lassalle (1775-1809). Cet événement était devenu légendaire dans les milieux patriotiques italiens : même les presses nationales italienne et française s'en étaient emparées. Gageons que cette histoire, mêlant patriotisme et amour tragique, aurait fort plu au futur romancier Stendhal³⁰.

3.

L'œuvre de Stendhal nous révèle un troisième personnage vénitien nous permettant quelques réflexions et une dernière hypothèse.

Dans la *Vie de Rossini*, parue en 1823, Stendhal cite pour la première fois une des femmes d'esprit les plus émancipées et connues de la Venise de l'époque, Marina Querini Benzon, qu'il avait probablement rencontrée à Venise pendant son deuxième séjour vénitien (1815)³¹. Dans *Rome Naples et Florence*, en effet, il dira d'elle :

Les plus brillants salons de Paris sont bien insipides et bien *secs* comparés à la société de M^{me} Benzon. Cela est vrai pour moi, et serait probablement très faux pour les trois quarts de mes amis de Paris³².

En outre, Stendhal dans une lettre datée de 1833 indique avoir adressé à ladite dame un exemplaire du roman *Le Rouge et le Noir*.

Mais la citation la plus intéressante pour nous, chercheurs d'histoire vénitienne, est sans doute la brève note contenue dans le troisième chapitre de la *Vie d'Henry Brulard*. En expliquant son amour enfantin pour sa propre mère, Stendhal essaie de se justifier à ses propres yeux en expliquant qu'il s'agissait d'une affection normale, tout à fait différente de celle qui unit M^{me} Benzon et son fils, Vittore Benzon³³.

30. Voir C. Chiancone, « Le lettere inedite di Fiorenza Vendramin Sale a Luigi Cerretti (1795-1796) », *Quaderni veneti*, n° 40, déc. 2004, p. 121-164.

31. Voir H. Martineau, *Petit dictionnaire stendhalien*, ouvr. cité, p. 49.

32. Voir Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, dans *Voyages en Italie*, ouvr. cité, p. 124.

33. « Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais ; si je la retrouve jamais je le lui dirais encore. D'ailleurs elle n'a participé en

Stendhal révèle ainsi être au courant d'une rumeur, à cette époque fort répandue à Venise, dont on trouve la première attestation dans les vers d'un poète satirique local, Pietro Buratti : une autre des connaissances vénitienes de Stendhal. Dans un de ses poèmes, en effet, Buratti avançait le soupçon d'une relation incestueuse entre M^{me} Benzon et son fils, et même entre M^{me} Benzon et son frère, relation dont serait issu Vittore Benzon. Ce poème a fortement entaché la réputation de M^{me} Benzon : la preuve en est qu'aujourd'hui encore, beaucoup d'études d'histoire vénitienne s'en font l'écho, alors que les documents privés de la famille Benzon, conservés dans la Biblioteca dell'Archiginnasio de Bologne, que j'ai pu consulter personnellement, témoignent aisément de la nature fautive et misogyne de cette rumeur, tout à fait similaire à d'autres qui étaient créées à cette époque contre les femmes émancipées qui avaient choisi de vivre librement leur vie sentimentale³⁴.

Mais le fait que Stendhal ait eu connaissance de cette rumeur rappelle un autre fait privé de la vie familiale des Benzon, resté jusqu'à aujourd'hui inédit. C'est la dernière hypothèse que je propose.

Parmi les documents conservés à Bologne se trouve une lettre de Pietro Benzon, le mari de M^{me} Benzon et père de Vittore Benzon, qui ne peut qu'attirer l'attention de tous les stendhaliens. Elle est datée de décembre 1804. Pietro Benzon y relate à un ami que son fils, le jeune Vittore Benzon, a failli se battre en duel avec un général de l'armée française (qui, à cette époque-là, occupait l'Italie) à cause d'une femme patricienne. L'épisode s'est produit à Crema, une ville proche de Milan, où, peu après la bataille de Marengo (1800), s'était installé un important camp militaire français. Plus précisément, le camp était placé entre Romanengo et Bagnolo, deux villages à proximité de Crema. Les stendhaliens connaissent bien ces deux noms : car c'est précisément l'endroit où le jeune Stendhal, âgé de dix-sept ans, était logé avec sa division en 1801, soit trois ans à peine avant l'épisode qui concerna ledit Vittore Benzon.

Le nom de la patricienne pour laquelle le jeune poète vénitien avait failli se battre nous interpelle. En effet, il s'agissait d'une certaine

rien à cet amour. Elle n'en agit pas à la vénitienne comme M^{me} Benzon avec l'auteur de *Nella*. » (*Œuvres intimes*, ouvr. cité, t. II, p. 556-557)

34. Bibliothèque de l'Archiginnasio de Bologne, fonds Rangone, qui conserve les papiers et la correspondance du comte ferrarais Giuseppe Rangone (1764-1836), qui fut l'amant et le second mari de Marina Querini Benzon.

« M^{me} Sanseverina ». À la lecture de ce document nous vient immédiatement à l'esprit *La Chartreuse de Parme* (1839) et le personnage intrigant de Gina Pietranera dite la Sanseverina.

Est-il possible que pendant ses séjours vénitiens, Stendhal ait entendu parler de cet épisode, de la même manière qu'il avait déjà été mis au courant des autres rumeurs sur la famille Benzon ? L'affaire de « la Sanseverina » est-elle venue aux oreilles du romancier grenoblois ? La chose est fort probable, au vu des contacts qu'il avait établis avec le « cercle » du palais Benzoni, qu'il s'agisse du poète Buratti ou bien d'Andrea Corner (qui avait appartenu, comme Vittore Benzon, à la garde d'honneur du vice-roi Eugène, à Venise en 1806) ou alors de « la Nina », son amie vénitienne qui lui raconta nombre d'anecdotes frivoles sur M^{me} Benzon.

De prochaines recherches en archives nationales de Crema, où d'importants fonds sur les Sanseverino sont conservés, nous permettraient d'enrichir cette étude³⁵.

*
* *

Deux lettres inédites de Pietro Benzon,
père de Vittore Benzon, à Giuseppe Rangone³⁶

Venise le 29 décembre 1804

Mon cher ami,

Je suis alité et dans l'impossibilité de vous écrire de ma propre main à cause d'une forte douleur à une jambe. Sachez tout d'abord que Marina est tout à fait ignare de ce que je vais vous dire ; j'en ai décidé ainsi pour

35. On est bien conscient que le nom Sanseverina de *La Certosa di Parma* est principalement inspiré par la famille Sanseverino, célèbre à Parme au XVII^e siècle. Mais on a de toute manière cherché une personne du temps de Stendhal dont il aurait pu s'inspirer. Nora Franca Poliaghi avait découvert l'existence de Fanny Porcia, fille du prince Porcia, gouverneur de Trieste, âgée d'un peu plus de vingt ans à l'époque où Stendhal se trouvait à Trieste, et que l'on retrouvera mariée au comte Faustino Vimercati Sanseverino Tadini de Crema, à Milan, amie intime de Clara Maffei, et fréquentée par Balzac ; Franca Poliaghi a remarqué la ressemblance entre le nom de cette personne et celui de Gina Sanseverina, l'héroïne du roman, en tirant toutefois la conclusion que ce personnage historique était trop jeune à l'époque où Stendhal séjourna à Trieste, d'autant plus que l'on n'a pas de documentation de leur rencontre ; peut-être se sont-ils seulement croisés (voir N. Franca Poliaghi, *Stendhal e Trieste*, Florence, Olschki 1984, p. 43-45).

36. Bibliothèque de l'Archiginnasio de Bologne, cart. Rangone, VI, 136. La traduction que je présente ici est dépourvue de toute élégance, mais j'ai voulu rendre d'une manière littérale le texte original italien.

éviter une telle douleur à son cœur sensible. Mon fils, comme vous le savez, est à Crema, où il est arrivé malade, où il le fut tout le temps, et où il l'est toujours à cause d'une grave attaque de son mal acquis et à cause duquel il a dû de surcroît souffrir d'une douleur à une vessie. Une autre mésaventure est venue s'ajouter à cela, et elle m'inquiète et m'a poussé à charger Calvi de le faire partir. Il a été défié en duel par un officier du régiment du célèbre colonel amant de M^{me} Sanseverina ; il a été défié au nom du Principal de ce dernier. Quoique mon enfant ait manifesté le courage dû, je crains que l'arrivée du colonel en personne, qui va très bientôt arriver à Crema, ne puisse augmenter le danger. Surtout un défi ouvert peut être porteur d'un péril caché encore plus grave. Vous voyez bien quelle est la situation de ce jeune aveuglé par sa passion et quel serait le désespoir de sa mère si jamais elle apprenait cela. Je n'ose pas commander à un homme, qui vient d'arriver [à Milan] après un si long voyage, de passer par Crema avant de parvenir à Venise, mais, comme je connais votre cœur et le si gentil intérêt que vous portez à ma famille, je remets mon destin entre vos mains et j'implore votre aide. Calvi sait tout ; je l'ai chargé, au cas où mon fils déciderait de partir, de vous prévenir aussi bien à Vérone qu'à Milan. Si Calvi manquait à son devoir, cela signifierait que mon enfant ne part pas, bien que j'aie autorisé Calvi même, et M. Manfredi Benvenuti (auquel je l'ai recommandé), de saisir la justice pour l'obliger à cela. Mon cher ami, voilà les faits, et cela doit être déjà trop pour votre cœur. Acceptez toute ma gratitude et veuillez croire en ma très grande estime et ma profonde amitié.

Votre cher ami

Pietro Benzon

P.-S. : Mon enfant se trouve, je crois, dans l'hôtel juste en face du palais Marino ; je vous prie de contacter au plus tôt Gallino, qui va vous donner toutes les instructions.

*

Venise 29 décembre 1804

Mon cher ami

La situation est brève à décrire, mais funeste. Mon fils est à Crema, et il a été défié à l'épée par un officier ami du Colonel. L'affaire fut apaisée, mais après quelques jours, il a de nouveau été défié en duel au pistolet par un autre officier. Ils se sont donné rendez-vous, mais personne n'a été blessé car les pistolets n'ont pas fonctionné. Une fois mis au courant de

cela, Calvi l'a envoyé à Milan, il se trouve maintenant dans l'hôtel juste en face, au palais Marino. J'ai écrit ce soir à Gallino pour qu'il fasse en sorte qu'il soit reconduit ici, quand bien même ce serait par le biais du Gouvernement. Je vous adresse la présente lettre afin que vous puissiez, une fois arrivé à Vérone, faire pression, au moyen de lettres ainsi que de vos plus fortes recommandations pour une affaire d'une telle importance, sauf bien entendu s'il n'est déjà au-delà de Vérone. Je suis alité, car mon pied me fait souffrir. Prévenez tout le monde que Marina ne sait rien de tout cela : ainsi m'a conseillé mon beau-frère Alvisé. Je vous fais pleine confiance, n'en parlez à personne.

Votre cher ami

Pietro Benzon